

CD événement, critique. GRANADOS : Myriam Barbaux-Cohen, piano (1 cd ARS Produktion – 2019)



CD événement, critique. GRANADOS : Myriam Barbaux-Cohen, piano (1 cd ARS Produktion – 2019). Ce premier album discographique sert admirablement les humeurs poétiques d'un Granados tour à tour rêveur, parfois sombre et grave, surtout intime. Le choix du piano se révèle excellent, valorisé par une excellente prise de son qui flatte les savoureuses résonances basses,

tout en détachant les aigus (Bechstein). **Myriam Barbaux-Cohen** se montre très inspirée par l'imaginaire de Granados, ses aspirations, ses visions souvent enchantées, portées par l'esprit du rêve et d'une certaine langueur bienheureuse (**Berceuse des Escenas poeticas**, Livre 1 / page 8).

Ce qui frappe immédiatement c'est le travail de l'interprète sur sa propre sonorité : ourlée, murmurée, toujours idéalement allusive ; jamais sèche ni démonstrative, mais plutôt pilotée par une pensée très architecturée qui structure la conduite et le développement de chaque section.

Myriam Barboux-Cohen enchante et convainc Sensualité et délicatesse d'un Granados, poète et peintre ...

Poète du piano, Granados travaille quant à lui par touches et nuances ténues qui composent une palette particulièrement riche ; ce que la pianiste française a parfaitement compris, conférant à sa lecture, une approche intime et intérieure des œuvres, où règne le scintillement d'une sensibilité aiguë, très douée pour faire surgir des atmosphères liées à la résurgence d'un souvenir, tout en se délectant d'idiomes authentiquement ibériques (**Danza de la rosa**).

Les Valses poeticos affirment une autre maîtrise, celle d'un embrasement fulgurant capable de crépiter ou de chanter (enchaînement du **Vivace molto** d'ouverture au **Melodico...**). Comme un cycle de variations, le dernier recueil saisit par sa finesse, son esprit joueur, sa forme libre et comme spontanée que la pianiste française, élève de Josep Colom à Barcelona, canalise avec une sérénité enchantée, un spleen des plus élégants, une humeur faussement détachée, facétieuse (**Allegretto**)...

Tout est ici énoncé avec une délicatesse d'intonation, une richesse dans l'approche piano qui tranche avec nombre de confrères et consœurs plus enclins à la virtuosité extérieure : en offrande finale l'**Allegro de concierto** ne manque ni de panache ni de distance parodique, d'élan sincères comme d'épanchements amers : là encore le format sonore, la flexibilité maîtrisée recherchent et trouvent l'intimisme et

la pudeur lovés dans une partition qui pourrait n'être sous d'autres doigts qu'une brillante page séduisante; a contrario de tout effet de manche, **Myriam Barbaux-Cohen** cultive l'indicible et l'ineffable, le surgissement de mondes intérieurs dont elle fouille et sonde chaque respiration (songe enivré, filigrané de **Recuerdo de Paises lejanos** / souvenir de pays lointains). L'exil, le déracinement suscite des élans languissants, rêveurs que le jeu pianistique ressuscite avec une élégance irrésistible. Le piano parle et chante (**Cancion de Margerita**) sa douce ivresse, avec une candeur d'une rare pudeur, un attachement aux formes évanescentes...

Les emprunts au folklore des Asturies à l'Andalousie sont sublimés par la grâce d'une interprètes qui en comprend et en mesure les résonances poétiques, la rêverie intime d'un Granados peintre catalan des humeurs et des atmosphères. On y perçoit l'influence des Maîtres en la matière, rencontrés à Paris : Debussy, Ravel et Saint-Saëns. Sans omettre Fauré, ses harmonies et mélodies attendries, elles aussi oniriques. Remarquable programme.



CD événement, critique. GRANADOS : Myriam Barbaux-Cohen, piano : Libro de Horas, Cartas de amor : valse intimos, Escenas poeticas, Livre I et II, Valses poeticos, allegro de concierto, Danzas espagnolas n°2 : Oriental (1 cd **ARS Produktion** – enregistrement réalisé en mai 2019) – durée : 1h09

Visitez le site de la pianiste française **Myriam Barbaux-Cohen**

:

<https://www.myriambarbauxcohen.com>

CD événement, annonce. OTELLO par JONAS KAUFMANN (1 cd SONY classical)

CD événement, annonce. OTELLO par JONAS KAUFMANN (1 cd SONY classical). Sony classical reporte la date de sortie du nouvel enregistrement d'OTELLO de Verdi, avec Jonas Kaufmann : date à venir. Après [un précédent dvd également dirigé par Antonio Pappano](#). C'était à l'été 2017 quand la Royal Opera House produisait une nouvelle production d'Otello dans la mise

en scène de Keith Warner et avec la prise de rôle la plus attendue alors de la planète lyrique, cette nouvelle lecture de l'opéra verdien demeure l'événement lyrique 2020 attendu dans les bacs. Pour nous, le dvd pointait la faiblesse des partenaires du ténor devenu légende vivante (les Desdemona et Iago insuffisants de respectivement Maria Agresta et Marco Vratogna). A contrario l'Otello fauve, crépusculaire, à la



raucité poétique de félin condamné tissé par l'excellent Kaufmann tire la couverture vers lui...



Pour autant, toute production lyrique est le fruit d'un collectif. Qu'en sera-t-il dans cette version pour le disque ? Le chef **Antonio Pappano** aura-t-il réuni autour de lui un cast plus cohérent et unifié autour de l'implication viscérale, presque animale qu'en offre l'impeccable verdien **Jonas Kaufmann** ? **LIRE [notre critique complète d'OTELLO par JONAS KAUFMANN \(2 cd Sony classical\) / CLIC de CLASSIQUENEWS, été 2020](#)** :



CD événement, critique. VERDI : OTELLO. Kaufmann, Lombardi; Pappano (2 cd SONY classical, 2019). D'emblée c'est le sens du détail et **le souffle cinématographique instillés par la direction d'Antonio Pappano** qui s'avèrent prenants d'un bout à l'autre. Le chef, directeur musical de la ROH à Londres et aussi des troupes romaines de Santa Cecilia, emporte toute

l'équipe, dès l'amorce de la tempête initiale, dès les premiers dialogues viriles : Othello, Cassio, Iago, comprenant aussi l'excellent chœur dont « Fuoco di gioia » souligne le mordant dramatique, le sens du verbe, l'énergie collective. Avant Pappano, Rome avait déjà accueilli une somptueuse version, à juste titre légendaire, réunissant il y a 60 ans, Jon Vickers, Leonie Rysanek, Tito Gobbi, sous la baguette éruptive, expressionniste de Tullio Serafin. La complicité des interprètes de 2019 explose dans cette arène vive où Verdi évoque la folie shakespearienne dont Othello est la victime le

plus effrayante et bouleversante. Celui pour lequel la culpabilité de Desdémone ne fait aucun doute...



LIRE aussi notre critique du [DVD OTELLO par Jonas Kaufmann / Pappano, juin 2017](http://www.classiquenews.com/dvd-evenement-verdi-otello-jonas-kaufmann-londres-roh-juil-2017-1-dvd-sony-classical/) /

Jonas Kaufmann (Othello), Marco Vratogna (Iago), Maria Agresta (Desdemona), Frédéric Antoun (Cassio), Kai Rüütel (Emilia), Thomas Atkins (Roderigo), Simon Shibambu (Montagno), In Sung Sim (Lodovico), Chœur et

Orchestre du ROH Covent Garden, dir. Antonio Pappano, mise en scène : Keith Warner (Londres, 28 juin 2017).

<http://www.classiquenews.com/dvd-evenement-verdi-otello-jonas-kaufmann-londres-roh-juil-2017-1-dvd-sony-classical/>

CD, critique. Un moment chez les Schumann : Sonates pour

violoncelle et piano de Robert, Georg, Camillo SCHUMANN. Cyrielle Golin (violoncelle) / Antoine Mourlas (piano) – 1 cd KLARTHE records.

CD, critique. Un moment chez les Schumann : Sonates pour violoncelle et piano de Robert, Georg, Camillo SCHUMANN. Cyrielle Golin (violoncelle) / Antoine Mourlas (piano) – 1 cd KLARTHE records. Ce « moment musical chez les Schumann » façonne un salon romantique qui réunit 3 Schumann, non pas membres d'une fratrie, en rien parents de la famille de Robert, mais plutôt colonie de sensibilités au même nom patronymique, ayant chacun œuvré à Leipzig. Les deux instrumentistes **Cyrielle Golin** (violoncelle) et **Antoine Mourlas** (piano) font acte de complicité et d'audace dans un cycle particulièrement original et défricheur. **Camillo** dont la Sonate violoncelle / piano ouvre le récital est le plus récent né en 1872 à Königstein (comme Georg), semble prolonger l'exemple de l'illustre Schumann né en 1810. Son écriture est plus lisztéenne que Schumanienne et brahmsienne, en cela moins profonde et captivante que celle de Georg. Moins grave et viscérale que les autres pièces, la Sonate n°1 opus 59 développe cependant un bel esprit chantant, fluide, habité par l'ardeur complice des deux musiciens.



Premier Romantique et modèle de cette trinité inédite, **Robert**, apparaît par comparaison comme le génie des humeurs ; au verbe ciselé, caractérisé avec une sensibilité très affûtée, particulièrement vive et contrastée (« Vanitas vanitatum » qui ouvre les **Fünf stücke im Volkston opus 102**). Ce qui touche dans cette série de 5 pièces, c'est la profondeur et la justesse du caractère de chacune : à l'esprit bravache, voire parodique du I, répond immédiatement la rêverie pudique du II : « Langsam », traversé par une gravité tout à fait étrangère au début. La divagation schumanienne se déploie ensuite, maîtrisant ses deux orientations non pas antinomiques mais complémentaires : autodétermination / doute, errance / construction. Ce que comprennent parfaitement les deux interprètes, jouant sur la souplesse, la rondeur d'une fusion accomplie, secrète, harmoniquement voluptueuse.

Georg Schumann révélé

La révélation reste celle de l'écriture de Georg, très proche de Robert : ardente et vive, nerveuse et presque sanguine dans l'approche, très brahmsienne des deux instrumentistes : **la Sonate opus 19** n'a rien à envier aux plus renommés, Robert et Johannes. Notée « con Molto espressione », la Sonate s'embrace dès son premier mouvement, mais sans force ni pathos, dans une flexibilité de moyens et d'accents fondés sur l'écoute et l'entente réciproque : ce qui fonde la valeur de ce dernier triptyque. La profondeur, l'activité, l'urgence, la vivacité intérieure convainquent sans réserve. Né à Königstein en 1866, soit bien après la mort de Schumann, Georg semble recueillir

l'ardente flamme passionnelle de son prédécesseur, comprenant ses délicats équilibres, ses éclairs comme ses replis des plus intimes ; **Georg (1866-1952)** fut un proche de Richard Strauss fondant avec lui la société des auteurs en Allemagne GEMA ; Georg joue le Concerto de Robert et comprend toutes les composantes de son écritures qu'il fusionne avec celle de Brahms. L'opus 19 écrit en 1897 en témoigne : la référence aux Anciens romantiques, Robert et Johannes est vivifiée ici par une rigueur constante des modulations ; une intelligence de l'harmonie aux changements parfois vertigineux. Excellent programme, enivrant, révélateur.

CD, critique. Un moment chez les Schumann : Sonates pour violoncelle et piano de Robert, Georg, Camillo SCHUMANN. Cyrielle Golin (violoncelle) / Antoine Murlas (piano) – 1 cd KLARTHE records – enregistrement réalisé à Paris, Temple Saint-Marcel, janvier 2019).

CD, événement, critique.
SCHUBERT : Symphonies 4 et 6

D 417, D 589. Kammerorchester Basel, Heinz Holliger (1 cd SONY classical, 2018)



CD, événement, critique.
SCHUBERT : Symphonies 4 et 6 D 417, D 589. Kammerorchester Basel, Heinz Holliger (1 cd SONY classical, 2018) – Quand Schubert (20 ans) tente de percer sur la scène viennoise, Rossini (30 ans) règne sans partage : les Viennois ayant toujours, depuis le XVII^e marqué leur préférence pour les Italiens : ils applaudissent

Tancredi (1816-1818). Le Viennois emprunte ainsi à son aîné, une séduction mélodique, des accents rythmiques, un entrain qui façonne l'Ouverture, dans le style italien, D 590. Heinz Holliger, musicien émérite, instrumentiste ciselé témoigne ici d'un réel sens instrumental, conférant à l'Ouverture rossinienne et aussi à la Symphonie n°6 (écrite à 21 ans en 1818), leur allant jovial, brillant et vivace, exprimant aussi cette détermination beethovénienne, mais toujours dans un sens dansant. La D 589 est dite Grande Symphonie, et annonce directement la somptueuse D 944, aux dimensions prébrucknériennes. La 6^e exprime un bouillonnement d'idées, à peine développées, où rayonne le tapis scintillant des cordes, et surtout le caquetage virtuose, vif argent des bois, d'une exceptionnelle pétulance.

La Symphonie n°4 dite « tragique », D417, restituée ici dans son urgence et sa vitalité première, est plus intéressante encore car son premier mouvement intègre un nouvel élément, plus vif et nerveux, voire frénétique avec des éclairs

rythmiques mordants qui indiquent clairement une intranquillité angoissée (Allegro vivace), et une trépidation rythmique (tutti secs scandés au début du 3^e mouvement Menuetto) dans l'esprit de la 5^e de Beethoven. Cette fougue nouvelle qui semble unir le comique et le tragique, comme la danse d'un Arlequin insatisfait, marque la spécificité d'un Schubert remarquablement juste. La permanence du changement et de la métamorphose est au centre de cette esthétique, probable influence des écrits de Matthäus von Collin, proche de Schubert. L'ultime Allegro exprime au plus haut point cette énergie devenue incandescence, sur un tempo des plus enlevé et oxygéné.



Les instrumentistes du Kammerorchester Basel savent détailler les timbres, assurer une tension permanente, avec un sens dramatique digne d'un opéra, sans omettre la pulsion énergétique souveraine. L'équilibre du chef entre précision, clarté, tension expressive assure à cette lecture une incontestable réussite.

D'autant que la sonorité et le format sonore écartent toute épaisseur. Voilà qui éclaire dans la suite d'un Claudio Abbado (remarquable lecture des symphonies ultimes, 8 et 9 chez DG), la singularité profonde de Schubert sur la scène orchestrale, pourtant ainsi écrasé entre Rossini et Beethoven. D'ailleurs, lui-même ne put jamais écouter ses œuvres symphoniques car le premier concert jouant ses œuvres remonte à déc 1828 (Redoutensaal), soit un mois après sa mort... Est ce une intégrale du Schubert symphoniste ? On le souhaite vivement. Holliger s'y affirme des plus affûtés et inspirés. A suivre.

CD, événement, critique. SCHUBERT : Symphonies 4 et 6 D 417, D 589. Kammerorchester Basel, Heinz Holliger (1 cd SONY classical – enregistrement réalisé en oct 2018). CLIC de

CD, critique. THOMAS ADES : Concerto pour piano / Totentanz (Adès – 1 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, critique. THOMAS ADES :
Concerto pour piano / Totentanz
(Adès – 1 cd DG Deutsche
Grammophon) – Thomas Adès sait
jouer avec la forme classique,
et l'expressivité du langage
tonal. The Tempest (d'après
Shakespeare (2004), puis The
Exterminating Angel (2016), sans
omettre sa musique pour le film
Colette (2018) ont confirmé sa
capacité à caractériser et



développer une situation dramatique. Dans cette gravure, Adès
s'affirme et comme compositeur et comme chef d'orchestre. Les
deux pièces enregistrées et jouées ont scellé entre autres
partitions, la riche collaboration entre Adès et le **BSO Boston
Symphony Orchestra**, amorcée dès la saison 2016 – 2017.

Le Concerto pour piano (2016) est la première œuvre commandée
par l'Orchestre où l'auteur exige du pianiste qu'il sache
maîtriser et le grand répertoire romantique et une esthétique
plus contemporaine. En l'occurrence, le soliste Kirill Gerstein
y éclaire des filiations inédites avec Bartok : une

construction efficace, parfois abrupte ; des vertiges fulgurants à la Gershwin (cadences), et pour nous ce questionnement de la forme (Sonate) et du sens de la musique qui semble exposer ; puis comme un prolongement en miroir, déduire une contrepartie harmoniquement inversée. Le développement et l'architecture des 3 mouvements sont condensés, presque fugaces. Le piano déroulant un chant fluide parfois bavard et qui lui aussi engage un nouveau rapport à l'orchestre. Le premier mouvement avance comme à reculons, réalisant comme à l'envers, un concerto de Gershwin. Le climat en est une ivresse tranquille et chantante où le piano très fusionné avec l'orchestre entonne une sérénade nocturne, heureuse... volontiers bravache. Le second mouvement plus sombre et grave prépare à la rêverie du piano qui semble se remémorer un état de tranquillité fragile. Le troisième mouvement déluré renoue avec le débridé éloquent du début. Jamais le piano n'affronte dans un rapport d'opposition, ou de dialogue avec « déclarations alternées », l'orchestre, lequel ciselé, danse avec le soliste, l'accompagne, comme une grande dame parfois exténuée, commente et souligne sa danse première, le replace à son questionnement originel. Tout passe et coule comme une onde légère, scherzando en à peine 21 mn.

Le flamboyant Macabre de Thomas Adès



Efficace voire fulgurant, la partition qui suit saisit par son équilibre et sa force expressive. **Totentanz ou Danse de la mort, créé en juillet 2013**, convoque 2 solistes, dans

l'esprit du Chant de la Terre / Das lied von der Erde de Mahler. La partition met en musique plusieurs chansons à boire sur le thème de l'inévitable mort (figure tutélaire et récurrente ici, incarnée par le baryton), soit un texte anonyme datant du XV^e siècle et retrouvé à Lübeck (avec la fresque de la danse macabre qui lui est associée). Les vers entament une sorte de catalogue de l'humanité, pointant chaque échelon de l'ordre social ; chaque individu, du pape au bébé, en passant par l'empereur, le cardinal, le roi, le chevalier, etc... chacun incarné par la mezzo soprano. Dédié à Witold Lutoslawski (1913-1994), la partition exprime la sidération et l'impuissance face à la faucheuse, ou la délivrance après une existence de peine et de douleur (soit le lot des paysans). Les 14 sections se déroulent comme autant de memento mori, évocation de la fugacité de la condition terrestre et triomphe absolu, parfois cynique, de la vanité humaine. Le mouvement dramatique est préservé à chaque séquence qui vaut situation, quand devant chacun, la mort surgit et suscite diverses réactions. Quand Pape et Empereur paraissent blasés, le Roi est paniqué ; le paysan, fataliste, accepte son sort... Pour cette mosaïque humaine où les passions s'entrechoquent, Adès avoue avoir fusionné, surtout dans le dernier tableau avec l'Enfant, Mahler, Beethoven (celui de Fidelio), Brahms... l'esprit de la danse emporte tout et fournit l'élan perpétuel de cette transe de la mort, macabre et enivrée. Parmi les passages les plus réussis, distinguons entre autres la PLAGE 5 où paraît la mort : en une séquence électrique (flûtes et tambours) qui s'accomplit comme un rite, le somptueux baryton de Mark Stone, sur les cordes suraigues comme des scies tendues hurlantes et lancinantes, fait une figure envoûtante, entre imprécations et stances hallucinantes, c'est la mort

souveraine et fascinante. On relève aussi la plage 13 où crépitements et saturation expriment la lutte déchainée des forces en présence (âpreté de la confrontation avec le marchand qui ne renonce pas ainsi facilement à ses propriétés)... Enfin, l'écoute reste sidérée par le superbe final à la très riche texture orchestrale elle aussi, qui mêle lugubre et transe, ivresse et expiration ultime : révélation noble, dans une ambiance mahlérienne de dévoilement et d'accomplissement (d'ailleurs Christianne Stotijn est une mahlérienne familière, participant récemment à la 2^e Symphonie du cycle Mahler par l'Orchestre National de Lille). Baryton et mezzo charnel, les deux voix se mêlent ainsi dans une danse hypnotique et sensuelle, aux effluves lyriques, riches en exaucements des vœux, en résolution des tensions et des inquiétudes, sur le mot « Tanzen », énoncé comme la clé d'un passage, d'une dernière traversée ou d'un enlacement à jamais tournoyant sur lui-même. L'effet est purement théâtral, intensément dramatique ; d'une suprême efficacité. L'économie formelle, sa justesse et sa fulgurance, son intensité, sa mesure, établissent un lien direct avec la danse macabre fresque de la Marienkirche de Lübeck dont la partition magistrale de Thomas Adès exprime le fantastique terrifiant et grandiose. L'auteur de Powder her face est bien l'un des auteurs majeurs de ce début du XXI^e siècle. Sublime.



CD événement critique. THOMAS ADES : Concerto pour piano (Kirill Gerstein), Totentanz (Mark Stone et Christianne Stotijn). BSO Boston Symphony Orchestra, sous la direction du compositeur (1 cd DG Deutsche Grammophon, enregistrement réalisé à Boston, 2016 : Totentanz / 2019 : Concerto pour piano). CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2020.

VISITEZ le site du BSO

<https://www.bso.org>

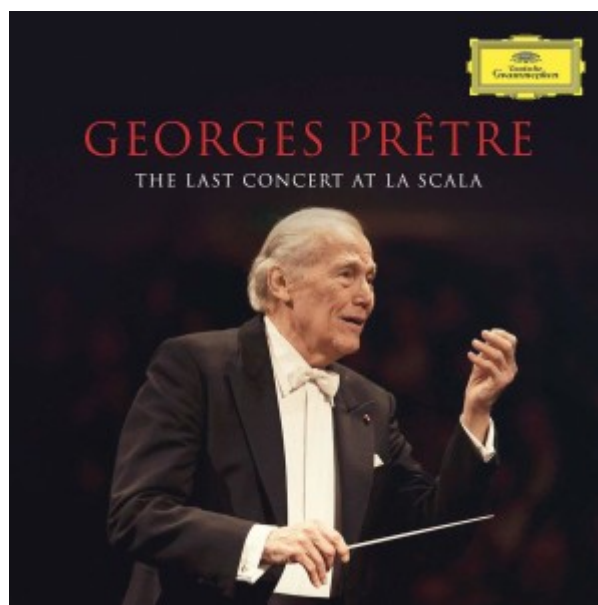
POWDER HER FACE à TOURS

Le plus réussi des opéras contemporains, créé en 1995 au Cheltenham Music festival. L'ascension et la décadence de la sulfureuse Margaret Campbell, Duchesse d'Argyll, dont les frasques scandalisèrent la société britannique des années 60. L'Opéra de TOURS affiche l'opéra de Thomas Adès : Powder her face, événement lyrique du printemps, **les 3, 5 et 7 avril 2020** – Avec Isabelle Cals dans le rôle de la Duchesse – direction : Rory Macdonald.

<http://www.operadetours.fr/powder-her-face>

CD, critique. GEORGES PRÊTRE : The last concert at La Scala (1 cd DG Deutsche Grammophon, fev 2016)

CD, critique. GEORGES PRÊTRE : The last concert at La Scala (1 cd DG Deutsche Grammophon, fev 2016). Le chef français Georges Prêtre a dirigé régulièrement dans la fosse scaligène dès 1965, au moins pendant 17 saisons ; il y dirigeait Turandot, son dernier opéra à La Scala en 2001. Le programme de ce « dernier » concert à La Scala résume la carrière lyrique et la passion française de Prêtre : Egmont de Beethoven (fureur et intensité, avec ce sentiment d'urgence que le maestro partageait depuis ses débuts avec Karajan, Ozawa...), Verdi évidemment avec l'ouverture âpre et intense voire ivre et éplorée de La Forza del destino (qui est quand même l'histoire de deux amants maudits en quête de pardon): ce 22 février 2016, après une longue maladie, maestro Prêtre revenait ainsi à Milan. Quel plaisir de l'entendre diriger avec les instrumentistes de La Scala, la transe progressive, délurée, fiévreuse et déterminée du Boléro (assez long, étiré mais tendu, et de plus en plus explosif soit 17:23, dans la version



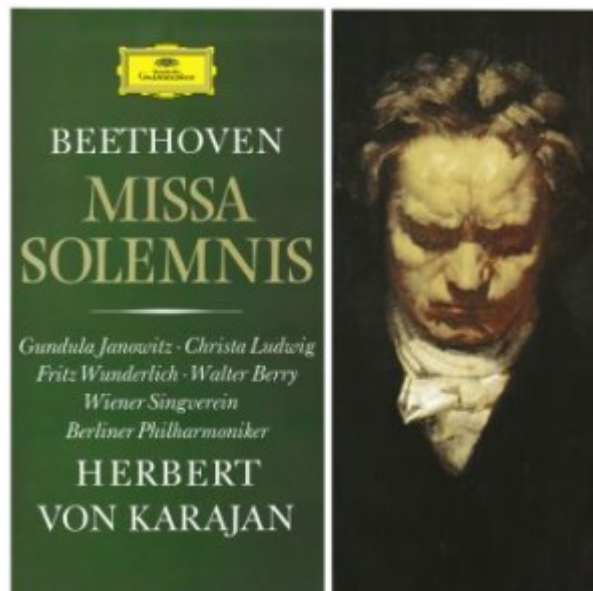
M81) ; enfin l'acrobatique fantasque et délirante du can-can endiablé mais toujours sculpté comme dans une forge extrait d'Orphée aux enfers du malicieux et pétillant Offenbach.

CD, critique. GEORGES PRETRE : The last concert at La Scala (1 cd DG Deutsche Grammophon, fev 2016)

CD, réédition événement. BEETHOVEN : Misas Solemnis, KARAJAN, Berliner 1966 (1 cd DG Deutsche Grammophon)

CD, réédition événement. BEETHOVEN : Misas Solemnis, KARAJAN, Berliner 1966 (1 cd DG Deutsche Grammophon). Il existe déjà une version antérieure (1958) avec le Philharmonia Orchestra et déjà Christa Ludwig parmi les solistes (aux côtés de Gedda, Schwarzkopf, Zaccaria et les Wiener Singverein) audible ici : <https://www.youtube.com/watch?v=5bI9-DTloKU>

La version réalisée à Berlin en 1966 avec les chers Berliner Philharmoniker affine encore la grande séduction formelle, les équilibres entre chœur, orchestre, solistes de cette cathédrale sonore au souffle inimitable. Karajan aussi criticable soit il par son côté hédoniste poli solaire reste indiscutable cependant par la ferveur impérieuse, une atténuation fraternelle de la prière qu'adresse ici Beethoven à tous les hommes de bonne volonté. Entre appel à la fraternité générale – thème ultime et si cher à Ludwig qui inerve son opéra Fidelio et surtout le final de la 9è Symphonie, et la volonté de construire un monde neuf, Beethoven édifie une arche de réconciliation et de sublimation active, véritable machine de rédemption ; en témoigne le recueillement du Sanctus, suspendu, vrai cœur de la prière collective où les solistes agissent comme intercesseurs. Le plateau des chanteurs est superlatif, et la direction d'une économie réelle, laissant respirer le tissu orchestral et choral, sachant surtout dessiner avec clarté chaque ligne tout en précisant son enjeu, au sein du cycle entier. Le maître mot de Beethoven est la compassion fraternelle : elle se déploie ici sans entrave avec propre au Karajan de l'après guerre, et l'esprit de reconstruction après la guerre qui s'y cristallise, une épaisseur parfois tendre qui sous tend toute la basilique symphonique. Le geste est sûr et la vision d'un recueillement profond : écouter ici la sidération pacificatrice du Benedictus, appel au désarmement total et à l'amour des autres, miraculeuse fontaine salvatrice qui console, rassure, exauce... comme l'adagio de la 9è. Remastérisée 24 BIT / 192 kHz, la lecture de 1966 réalisée à Berlin marque la carrure de l'immense chef salzbourgeois... qui ne cesse alors de conquérir la planète classique (à 58 ans).



Un must absolu (avec la version de Klemperer le véritable maître avant Karajan, lui aussi directeur musical du Philharmonia, mort en 1973). Karajan se livre dans cette archive à connaître absolument : intériorité, passion, architecture.

LIRE aussi notre dossier BEETHOVEN 2020

DOSSIER BEETHOVEN 2020 : 250 ans de la naissance de Beethoven.

L'anniversaire du plus grand compositeur romantique (avec Berlioz puis Wagner évidemment) sera célébré tout au long de la saison 2020. Mettant en avant le génie de la forme symphonique, le chercheur et l'expérimentateur dans le cadre du Quatuor à cordes, sans omettre la puissance de son invention, dans le genre concertant : Concerto pour piano, pour violon, lieder et sonates pour piano, seul ou en dialogue avec violon, violoncelle... Le génie de Ludwig van Beethoven né en 1770, mort en 1827) accompagne et éblouit l'essor du premier romantisme, quand à Vienne se disperse l'héritage de Haydn (qui deviendra son maître fin 1792) et de Mozart, quand Schubert aussi s'intéresse mais si différemment aux genres symphonique et chambriste. Venu tard à la musique, génie tardif donc (n'ayant rien composé de très convaincant avant ses cantates écrites en 1790 à 20 ans), Beethoven, avant Wagner, incarne le profil de l'artiste messianique, venu sur terre tel un élu sachant transmettre un message spirituel à



l'humanité. Le fait qu'il devienne sourd, accrédite davantage la figure du solitaire maudit, habité et rongé par son imagination créative. Pourtant l'homme sut par la puissance et la sincérité de son génie, par l'intelligence de son caractère pourtant peu facile, à séduire et cultiver les amitiés. Ses rencontres se montrent souvent décisives pour l'évolution de sa carrière et de sa reconnaissance. Pour souligner combien le génie de Beethoven est inclassable, singulier, CLASSIQUENEWS dresse le portrait de la vie de Beethoven (en 4 volets), puis distingue 4 épisodes de sa vie, particulièrement décisifs...

CD, critique. CHOPIN / Benjamin GROSVENOR : Concertos pour piano n°1 et n°2 (1 cd Decca – 2019)

CD, critique. CHOPIN / Benjamin GROSVENOR : Concertos pour piano n°1 et n°2 (1 cd Decca – 2019) – Benjamin Grosvenor, étoile du piano britannique, soit le plus jeune lauréat du Concours BBC Young Musician of the Year, catégorie piano 2004, confirme une sensibilité majeure que l'on trouve osons l'avouer, quelque peu « gâchée » par la tenue de



l'orchestre écossais, pas vraiment à la hauteur : direction confuse et peu nuancée d'Elim Chan dont la conception reste schématique sans réelle subtilité onirique. Dommage. Dommage car le pianiste adolescent avait déjà ressenti une fusion totale avec les 2 concertos de Chopin : il y déploie une superbe éloquence intérieure en partie dans les deux mouvements lents, centraux, les plus intimes, en cela révélateurs de la pensée combattive et tendre à la fois du Chopin nostalgique. Le jeune apatride polonais (à 21 ans) en route pour Vienne début nov 1830, emporte avec lui la partition des deux Concertos, amorcées, avancées, l'opus 21 (n°2) dès 1829 ; l'opus 11 (n°1) quelques mois avant... On rêve avec Grosvenor de la beauté de la soprano Konstance Gladkowska qui l'a ensorcelé et dont l'image inspire tout le Larghetto, ample, suspendu du n°2, écrit comme un nocturne avec un épisode médian révolté qui montre aussi, comme chaque premier mouvement, la puissance prébrahmsienne de Chopin amoureux.

Des deux Concertos, c'est surtout **le n°1** qui nous époustoufle à chaque audition : son premier mouvement Allegro maestoso ne manque ni de passion fiévreuse, de secousses telluriques qui ébranle jusqu'au fond de l'âme, et aussi une ivresse lyrique éperdue, toujours admirablement articulée. **Le Concerto en fa mineur** s'impose par le songe lui aussi enivré du **Larghetto** que Chopin appelle **Romance** : une véritable déclaration d'amour (en mi majeur) qui ressuscite des sentiments voire une expérience personnelle proche de la sidération sereine : « une rêverie au clair de lune. » ; propre au fantasme de Chopin, il y est question de souvenir, de nuit, d'amour... Benjamin Grosvenor inspiré exprime toutes les perspectives de cette immersion intime, sommet de l'inspiration chopinienne qui annonce l'ultime accomplissement concertant de l'auteur : l'Andante spianato et Grande Polonaise brillante opus 22 (1836). L'œuvre est bien ancrée dans sa terre polonaise, créée au Théâtre de Varsovie le 11 oct 1830. Au mérite de Benjamin Grosvenor revient cette explicitation de l'épanchement nostalgique, déjà

présent dans son mouvement central : la remémoration est au cœur de la nostalgie de Chopin et le pianiste nous la rend palpable. Le Mi mineur atteste d'une maturité romantique inouïe où se joue déjà la singularité du maître polonais : une passion qui s'épanche mais subtilement grâce au filtre du souvenir. Rien de direct. Tout y est allusif. Comme le jeu du pianiste britannique.



CD, critique. CHOPIN / Benjamin GROSVENOR : Concertos pour piano n°1 et n°2 (opus 11 en mi mineur et opus 21 en fa mineur). Royal Scottish Nat Orch. Elim Chan (1 cd Decca – enregistré à Glasgow, août 2019)

Précédentes critiques de cd de Benjamin Grosvenor

❌ CD événement, compte rendu critique. HOMAGES : Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca). Les Liszt et Franck sublimes du pianiste Benjamin Grosvenor. D'emblée, nous savions qu'à la seule lecture du programme et la très subtile articulation des enchaînements comme des compositeurs ainsi sélectionnés, nous

tenions là mieux qu'une confirmation artistique ... : un accomplissement majeur s'agissant du pianiste britannique le plus exceptionnel qui soit actuellement et qui en est déjà à son 4^e récital discographique pour Decca. Benjamin Grosvenor, parmi la jeune colonie de pianistes élus par Deutsche Grammophon et Decca (**Daniil Trifonov**, Alice Sara Ott, Yuja Wang... sans omettre les plus fugaces ou plus récents: [Elizabeth Joy-Roe, ambassadrice de rêve pour Field chez Decca](#), ou surtout **Seong Jin Cho**, dernier lauréat du Concours Chopin de Varsovie...), fait figure à part d'une somptueuse maturité interprétative qui illumine de l'intérieur en particulier ses Liszt et ses Franck.



CD. Dances. Benjamin Grosvenor, piano (1 cd Decca, juillet 2013). En évoquant cette lettre adressée par Scriabine à son élève Egon Petri en 1909 qui lui proposait de construire son prochain récital à partir de transcriptions et de compositions originales de danses, le jeune pianiste britannique désormais champion de l'écurie Decca, **Benjamin**

Grosvenor (né en 1992 : 22 ans en 2014, a conçu le programme de ce nouveau disque – le 3^e déjà chez Universal (son 2^e récital soliste). Vitalité, humeurs finement caractérisées et même ductilité introspective qui soigne toujours la clarté polyphonique autant que l'élégance de la ligne mélodique (volutés idéalement tracées de l'ultime Gigue), **Benjamin Grosvenor** affirme après ses précédentes gravures, une très solide personnalité qui se glisse dans chacune des séquences d'esprit résolument chorégraphique. Son Bach affirme ainsi un tempérament à la fois racé et subtil. Les Partitas d'ouverture sont d'un galbe assuré, d'une versatilité aimable, parfois facétieuse révélant sous les exercices brillantissimes toute la grâce aérienne des danses françaises du premier baroque

(17ème siècle). L'aimable doit y épouser le nerf et la vélocité avec le muscle et le rebond propre aux danses baroques telles que filtrées par Jean-Sébastien Bach au XVIIIème. Sans omettre, le climat de suspension d'une rêverie ou d'une profondeur nostalgique résolument distantes de toute démonstration.

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE : Lambert Wilson chante Kurt WEILL

LILLE, ONL. WEILL par LANBERT WILSON, 4, 5 mars 2020. Lambert Wilson chante Kurt Weill, en 3 concerts : les 4 et 5 mars 2020 au Nouveau Siècle à Lille, résidence de l'Orchestre National de Lille; puis le 6 au Théâtre de Bèthune. L'Orchestre National de Lille aime diversifier son répertoire, en témoigne ce programme prometteur, hors des sentiers battus, où le génie mélodique de Kurt Weill est incarné par le comédien et chanteur Lambert Wilson ; l'Orchestre National de Lille sous la direction de Bruno Fontaine saura défendre quant à lui l'une des écritures les plus raffinées au début du XXè



siècle, réalisant ce souffle symphonique incomparable, entre opéra et cabaret, qui assure la puissance et la séduction des airs et chansons conçus par Kurt Weill (1900 – 1950). Le programme présenté au Nouveau Siècle de Lille propose un voyage entre les 3 périodes créatrices de Kurt Weill : de Berlin, Paris, New-York. Car le compositeur après avoir ébloui le Berlin des années 1930, fuit l'Allemagne devenue nazi, et se fixe un temps à Paris, avant de rejoindre New York.

Mercredi 4 mars 2020, 20h

Jeudi 5 mars 2020, 20h

LILLE, Auditorium du Nouveau Siècle



Informations
Réservations

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE

Direction et piano : **Bruno Fontaine**

Chant : **Lambert Wilson**

RÉSERVEZ VOS PLACES

directement sur le site de l'ON LILLE

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE

https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/lambert-wilson-chante-kurt-weill/

Tarifs: 5 à 55€ – Réservations sur www.onlille.com
et à la Boutique de l'Orchestre,

3 place Mendès France – LILLE –
Renseignements 03 20 12 82 40
(du lundi au vendredi 10h-18h)

Egalement en région Hauts-de-France :

Vendredi 6 mars au Théâtre de BÈTHUNE à 20h30

Prophète et visionnaire, Weill réinvente l'opéra populaire et réaliste





A partir de 1927, quand il collabore étroitement avec l'homme de théâtre Bertold Brecht, Kurt Weill réalise enfin ce théâtre musical, loin des codes artificiels de l'opéra, un nouveau type de drame en musique, plus proche de la rue et plus réaliste. Le duo incarne un âge d'or de la vie berlinoise après au moment de la dépression de 1929 et jusqu'au début des

années 1930. Leur coopération durera 6 années d'une complicité féconde et miraculeuse. Période bénie et fragile, liée à la fugace République de Weimar, auquel Weill et Brecht offrent un miroir artistique particulièrement captivant.

Au programme du concert de Lambert Wilson et de l'Orchestre National de Lille, le songspiel, commande du Festival de Baden-Baden, Mahagonny (1927) ; puis L'Opéra de quatre sous, d'après la pièce de John Gay The Beggar's Opera écrite en 1728 dont les deux compères, alors en villégiature sur la Côte d'Azur, (10 août 1928) font un miroir de la société décadente de la République de Weimar où règnent cynisme et barbarie à tous les étages, surtout dans les bas fonds (triomphe est réservé à la « Complainte de Mackie » écrite à la fin...

Puis c'est « Grandeur et Décadence de la Ville de Mahagonny », dernière version du premier songspiel de 1927 ; le nouveau drame, apologie d'une société pourrie par la corruption et la manipulation, est créé en 1930 à Leipzig et immédiatement porté à l'index comme vivement critiqué par les nazis émergents, d'autant que le compositeur, juif et iconoclaste, devient une cible désignée. Weill y déploie une très virulente diatribe contre le conformisme petit bourgeois. En fuite, il se fixe un temps à Paris, le temps d'yn présenter entre autres, un chef d'oeuvre inclassable, entre poésie et désespoir Les 7 péchés capitaux (mars 1933), récemment

présenté à l'Opéra de Tours (LIRE notre compte rendu des 7 péchés capitaux de Kurt Weill, avril 2019 : <https://www.classiquenews.com/opera-de-tours-les-7-peches-capitaux-de-kurt-weill/>)

Lambert Wilson évoque aussi le travail de Weill avec Cocteau, qui écrit *Es regnet*, un texte fantaisiste, emblématique de la verve poétique et de l'imaginaire de l'écrivain français. A Paris, Weill compose aussi sur des textes français comme en témoigne le standard absolu « Marie-Galante », inspiré du roman de Jacques Déval : une amoureuse y exprime sa nostalgie de la terre natale après son exil forcé au Panama. Complètent l'évocation du séjour parisien de Weill, deux autres chansons irrésistibles : « Je ne t'aime pas », plein d'ironie, de détachement, de poésie et de tendresse dont la trame est liée à sa courte séparation avec son épouse Lotte Lenya... ; et surtout « Youkali », habanera voluptueuse qui convoque la terre promise, ce paradis inaccessible. Un démenti à la réalité de l'Allemagne hitlérienne.

Ayant rejoint les Etats-Unis en 1935, Kurt Weill compose des musiques pour le cinéma (comme Korngold) ; parmi ses plus succès dans le nouveau monde ... *Lady in the Dark* (1941), sur les textes d'Ira Gershwin : portrait décapant d'une rédactrice de mode. Virtuose de la mélodie, génie de l'orchestration aussi, Weill en Amérique absorbe les caractères de la Comédie musicale américaine et les fusionne avec l'opéra et ce théâtre réaliste dont il a le secret depuis sa collaboration avec Bertold Brecht.

AU PROGRAMME

Kurt Weill

OPERA DE QUAT' SOUS

Ouverture orchestrale / Die Moritat von Mackie Messer / Die Zühalter Ballade / Kanonensong / Zweites Dreigroschenfinale / « Wo von lebt der Mensch? »

GRANDEUR ET DECADENCE DE LA VILLE DE MAHAGONNY

Prélude / Alabama song / Comme on fait son lit, on se couche

CHANSONS ALLEMANDES

Es regnet / Das Lied von den Braunen

MARIE-GALANTE

Ouverture orchestrale / « scène du dancing » / Le Grand Lustucru

CHANSONS FRANCAISES

Je ne t'aime pas / Youkali

STREET SCENE

Ouverture orchestrale / Love life – This is the life

LADY IN THE DARK

Ouverture / This is new / My ship / Girl of the moment / •Dialogue en musique... / Girl of the moment #2 ...

**Voir le programme complet sur le site de
l'Orchestre National de Lille**

https://www.onlille.com/saison_19-20/concert/lambert-wilson-chante-kurt-weill/

—

Autour du concert à LILLE

Prélude « Brecht / Weill »

Par les étudiants des départements
jazz et art dramatique du Conservatoire de Tourcoing

Mercredi 4 mars 2020, 18h45

(Entrée libre dans la limite des places disponibles pour les
personnes munies d'un billet du concert)

**En bord de scène Rencontres avec Lambert Wilson et Bruno
Fontaine à l'issue des concerts lillois**

**CD événement : STURM UND
DRANG 1 / The Mozartists, Ian
Page et Chiara Skerath,
soprano (1 cd Signum
classics, janv 2019)**

CD événement : STURM UND DRANG 1 / The Mozartists, Ian Page et Chiara Skerath, soprano (1 cd Signum classics, janv 2019) –

Voici le premier volet d'un cycle annoncé de 7 qui d'abord confirme l'excellence expressive du collectif dirigé par le britannique Ian PAGE, de toute évidence en affinité avec le répertoire servi ; puis c'est l'intelligence d'un programme



somptueux et original, idéalement agencé qui fusionne avec pertinence plusieurs joyaux de l'opéra avec deux remarquable perles symphoniques signées Beck (maître de Mannheim) et Haydn : soit le vivier foisonnant d'idées et de maîtrise auquel s'est confronté Mozart. Le superbe programme symphonique montre combien les années 1760 à 1770 dans l'écriture orchestrale, annonce l'essor romantique. Préclassique et surexpressif, voire frénétique et déjà romantique, le style de **Gluck** tel qu'il se déploie sombre, lugubre, puis tumultueux, éruptif dans la formidable Chaconne (scène final de son Don Juan) qui préfigure bien des effets chez Haydn, Mozart et jusqu'au premier Beethoven, tout en renouant avec l'électrification rythmique et le génie mélodique du Vivaldi des Quatre Saisons. L'enchaînement des deux airs lyriques s'avère emblématique lui aussi : l'ample air, langoureux, inquiet et dolent de Fetonte du napolitain **Jommelli** (Ombre que tacite qui sede / ouvrage créé en 1768, inspiré du Phaéton de Lully de 1683) ; puis l'air de Haydn qui complète Jommelli (La Canterina, 1766) qui sait aussi crépiter, elle aussi frénétique, entre alarme et tempête affective. Prière, exultation, imploration et incantation : tout est déjà là.

Passion éruptive du Sturm und Drang

The Mozartists et Ian Page au sommet



Vrai manifeste du Sturm und Drang, tempête et passion : la première des deux symphonies, celle de **Franz Ignaz BECK**, natif de Mannheim, idéal ambassadeur du style Mannheim, frénétique et pétaradante qui vrombit, exigeant des cordes une tenue d'archet élastique et fluide. Les cabrures des cordes, la vibration narquoise des cors et trompettes (d'époque) ajoute à

la superbe caractérisation des œuvres par The Mozartists, en permanence irrésistibles et inspirés. Leur style exprime chaque nuance de ce style Sturm und Drang préromantique. Beck est fondamental dans l'expansion européenne de 'l'euphorie' Mannheim (source à laquelle Mozart puise pour Idomeneo et déjà Thamos)... Beck est à Naples, Marseille et surtout Bordeaux au début des années 1780, où il participe déjà à l'essor du Grand Théâtre. Il meurt à Bordeaux en 1809.

The Mozartists éclairent avec finesse et nuances, dans la flexibilité idoine, la qualité des climats expressifs requis, du déchainement intempestif du premier mouvement (Allegro con spirito) à la langueur flottante, quasi évanescente de l'Andante qui suit ; du Minuetto, joué scherzando et articulé avec son épisode central austère, plus rustique, au Presto final, aussi affûté qu'un duel d'épées, avec en opposition

réjouissante, la rondeur caustique des cors superbement réglés. La tension qui naît d'épisodes aussi contrastés, renforce l'impact poétique et expressif de cette symphonie (opus 3 n°3, 1760), entre hallucination, éclairs fantastiques et langueur mystérieuse, l'une des meilleures écrites par Beck parmi ses ... 24 parvenues.

L'expressivité atteint un niveau supérieur encore dans l'air du napolitain **Traetta** : Sofonibe, Reine désespérée, ici déchirée, implorante dont la très crédible soprano **Chiara Skerath** n'hésite pas à faire retentir les cris de la souffrance la plus vive. Celle d'une âme possédée, submergée même par sa peine et la trahison dont elle est la victime languissante et impuissante.

Enchaînée **la Symphonie n°49 « Passion » de Haydn** semble faire écho à la peine profonde de Sofonibe ; l'équilibre sonore des Mozartists sous la conduite impeccable de leur directeur musical Ian Page, se déploie de façon splendide ; le chef cisèle et caresse la vibration sombre et funèbre même du premier mouvement Adagio (12 mn) dont couleur et respiration rappellent le Requiem de Mozart... Le Menuet affiche la décontraction d'une danse haendélienne ; et le Presto, vif et heureux, sidère par sa soif de chanter et de conquérir. Jubilatoire.

Fabuleux programme lyrique et symphonique, STURM UND DRANG 1 plonge au cœur de la fournaise symphonique propre aux années 1760 où Gluck, Jommelli, Traetta au théâtre dialoguent avec le symphonisme exalté, contrasté des non moins passionnants Beck et Haydn. Superbe parcours. Voilà un nouvel accomplissement qui confirme notre enthousiasme vis à vis des Mozartists, collectif aux programmes toujours originaux, impliqués, exaltants. Il est temps de les entendre en France. Vœu exaucé le 20 mai prochain (il était temps ! d'autant que CLASSIQUENEWS est le premeir média à les avoir distingués et défendus : lire ci après nos autres critiques The MOZARTISTS).



CD événement : STURM UND DRANG 1 / The Mozartists, Ian Page et Chiara Skerath – Enregistré en janvier 2019 à Londres – 1 cd Signum classics – CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2020. Parution annoncé en mai 2020

<https://signumrecords.com/product/sturm-und-drang-volume-1/SIGCD619/>

Présentation du cd / programme sur le site du label SIGNUM classics

This is the first project in a seven-volume series exploring the 'Sturm und Drang' movement, which swept through all art forms in the between the early 1760s and 1780s. The purpose of this movement were to frighten and perturb through the use of wild and subjective emotional means of expression. This series of 'Sturm und Drang' recordings incorporates iconic compositions by Mozart, Gluck and, above all, Joseph Haydn, but it also includes largely forgotten or neglected works by less familiar names. The music featured on this disc was all composed in the 1760s. It includes ballet and opera as well as symphonies, but is drawn together by the hallmarks of the remarkably visceral and dynamic style of music that we now call 'Sturm und Drang'.

A ÉCOUTER / découvrir le 22 juin 2020, 20h30

LA SEINE MUSICALE (92, Hauts de Seine)

Informations
Réservations

https://www.laseinemusicale.com/spectacles-concerts/the-mozartists_e642

Programme

Wolfgang Amadeus Mozart, Symphonie K19a

Johann Christian Bach / Wolfgang Amadeus Mozart, Adriano in Siria, "Cara la dolce fiamma"

Wolfgang Amadeus Mozart, Symphonie n° 4

Joseph Haydn, Berenice (extraits)

Joseph Haydn, Symphonie n° 99

C'est dans la capitale britannique que Mozart – alors âgé de moins de 10 ans – compose ses premières symphonies. C'est aussi là qu'il entend l'opéra de Johann Christian Bach, Adriano in Siria, dont il écrira dix cadences ornementales pour l'air Cara la dolce Mamma. C'est encore à Londres que Joseph Haydn apprendra la mort de Mozart et créera la Symphonie n° 99. The Mozartists, dirigés par Ian Page, nous font découvrir ce répertoire méconnu.

Durée : 1h15 sans entracte

Distribution : **Chiara Skerath**, soprano

The Mozartists / **Ian Page**, direction

PLUS D'INFOS sur le site de **THE MOZARTISTS**

https://www.classicalopera.co.uk/whats_on/mozart-et-haydn-a-lo

[ndres/](#)

—
